

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :

8—RUE BONSECOURS—8

MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite) ; LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite) ; L'ABBAYE DE CARROW ; Théâtre : AVENTURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET, par Laurent ; Jeux et divertissements ; Hygiène pratique ; Recettes familiaires ; L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :

Un an.....	\$1.50 e.
Six mois.....	75
Quatre mois.....	50
Deux mois.....	25

Strictement payables d'avance.



Richelieu le régarda d'un œil profond... (Page 182 col. 1.)

AUX ABONNES RETARDATAIRES

Nous sommes forcés de prévenir nos abonnés retardataires que si, d'ici à quinze jours, ils ne nous ont pas payé au moins quatre mois d'abonnement au *Journal des Familles*, en comptant les arrérages, nous leur discontinuerons l'envoi de notre journal. Ceux qui aiment à le lire et qui comprennent les sacrifices énormes que nous nous imposons pour le maintenir, se feront sans doute, un devoir, de nous faire parvenir au plus tôt, le faible montant que nous leur réclamons.

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an au *Journal des Familles* recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le commencement de janvier 1887.

LA FORÊT DE BONDY

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

CHAPITRE XXXVIII

Les deux voyageurs

Mais en ce moment il ne s'agissait pour lui ni de pratiquer une escalade, ni de se laisser glisser de quelque hauteur.

Il voulait tout simplement tendre un piège au jeune officier dont il convoitait le cheval et la bourse.

Il attacha donc un bout de la corde à un arbre qui s'élevait sur un des côtés de la route, puis il alla nouer l'autre bout, sur le côté opposé, à un gros orme qui faisait face au premier. Mais il eut la précaution, en tendant sa corde, de la poser assez haut, en travers de la route, pour que le cheval lancé au galop pût passer dessous sans être atteint et que le cavalier fût seul heurté par l'obstacle et enlevé à sa monture.

Ce travail accompli avec tout le soin que notre bandit mettait dans ses entreprises, il se coucha au pied d'un des arbres de la route, sur la mousse; et comme la température était assez clémente pour ne pas lui glacer les membres, il ferma un œil et se laissa aller à un demi-sommeil.

L'attente fut longue. Lorsque La Rapière se réveilla l'aube commençait à poindre et une fauvette qui s'était posée sur la corde tendue en travers de la route, chantait sa chanson matinale et semblait narguer le bandit.

Celui-ci eut un juron épouvantable.

Sa ruse pouvait échouer en plein jour. Et puis, il allait être dérangé par les cultivateurs se rendant aux champs.

Toutefois sa mauvaise humeur se calma tout à coup; il venait d'entendre le galop d'un cheval.

— Ah! ah! voilà notre homme, se dit-il. Ma foi, l'heure n'est pas mauvaise. Il ne fait pas encore tout à fait jour. L'affaire peut réussir. Le voici. Dissimulons-nous.

En effet, un cavalier lancé à fond de train, tournait en ce moment-là un coude formé par le chemin, et s'engageait en droite ligue, dévalant une côte qui mène à la Seine.

Le cavalier arriva comme un éclair entre les deux arbres aux troncs desquels la corde était nouée.

Un cri terrible retentit, suivi d'un bruit mat.

Une ombre bondit comme un tigre de derrière un orme de la route, et saisit à la bride le cheval qui venait d'être privé de son cavalier.

La Rapière put ainsi, sans être obligé de courir après la bête emballée, arrêter net la monture du marquis de Beaulieu.

Il courut ensuite, sans lâcher le cheval, vers le corps du jeune officier, étendu sans mouvement sur les pierres du chemin.

Notre bandit avait la main exercée, et, en deux secondes, il eut exploré les poches de sa victime qu'il dépouilla complètement. Il lui dégrafa même son épée, triste trophée, d'un sinistre exploit.

Puis, comme le cri de détresse poussé par le jeune gentilhomme avait pu être entendu par les gardes, que des pas précipités se faisaient entendre, il sauta en selle et se lança au galop, en remontant vers Mantes.

Là, il changea de route, pour ne pas passer par Meulan, gagna Triel par des chemins détournés, et dans la soirée il arrivait à Vaujour, dans cette petite auberge que nos lecteurs reconnaîtront, s'ils se rappellent que nous y avons conduit La Fontaine, au début de cette histoire, et que le fabuliste y passa le restant d'une nuit très agitée.

La Rapière, lui, était là en pays de connaissance, et maître Bouju, l'aubergiste, plus jeune alors d'une vingtaine d'années, l'accueillit comme un ami, ou plutôt comme un complice.

CHAPITRE XXXIX

Les petits mystères du couvent de l'Annonciade

La Rapière avait eu raison de détalier au plus vite.

Son cheval n'avait pas encore parcouru l'espace d'une centaine de toises, que trois mousquetaires accouraient sur les lieux où le jeune marquis de Beaulieu venait d'être victime d'un si funeste accident.

En voyant un cavalier s'enfuir à toute bride, en apercevant, en travers de la route, immobile, le corps d'un jeune homme, les trois gardes ne doutèrent pas un instant qu'une crime n'eût été commis.

Gaston gisait dans la poussière, la face pâle, les yeux clos, les lèvres décolorées, ne donnant aucun signe de vie.

— Un assassinat, sans doute, dit un des mousquetaires.

— Ou une vengeance! fit observer un deuxième.

— Tiens! c'est un jeune gentilhomme, et il n'a pas d'épée au fourreau, dit un troisième.

— Il aura voulu se défendre.

— C'est peut-être un duel.

— Mais on ne voit pas trace de sang ni de blessures.

— Attend donc, reprit le premier des trois gardes qui avait parlé, mais cette physionomie... ces traits.

— Quoi! tu reconnaîtrait ce jeune gentilhomme?

— Mais oui, c'est lui, c'est le jeune marquis de Beaulieu.

— Tiens! mais, c'est Gaston. Nous ne pouvons le laisser là?

— Mais où le transporter?

— Eh! au couvent, ventredieu! Son père, le duc de Beaulieu, est très bien en cour. Le cardinal sera bien aise de faire soigner sous ses yeux le fils d'un des plus grands seigneurs du royaume et un des plus chauds admirateurs de sa politique.

— Mais la reine Anne? objecta un des gardes.

— Bah! Gaston est jeune, il est joli garçon, il est blessé pour trois raisons d'être bien accueilli par notre aimable et belle reine.

Les trois gardes relevèrent tout doucement Gaston, en

s'assurant qu'il n'avait aucun membre fracturé; puis avec de grandes précautions, ils le transportèrent au parloir du couvent de l'Annonciade, transformé en salle des gardes.

Pieuse et sainte sont des adjectifs consacrés pour qualifier ces refuges où les filles de noblesse, privées de fortune, apportaient tous leurs secrets, et où elles charmaient les longs ennuis de la vie claustrale, par des intrigues amoureuses dont les grands murs du couvent gardaient presque toujours le secret, mais qui dégénéraient parfois en désordres tels que les évêques se croyaient obligés de sévir.

La plupart de ces maisons religieuses, entourées de parcs immenses, étaient flanquées d'un pavillon destiné à recevoir des profanes.

Les femmes en accès de religion, les grandes dames qui avaient besoin de s'isoler ou de se cacher pendant quelque temps, les jeunes filles de l'aristocratie dont le cœur saignant et l'âme brisée avait pour la vie du monde une aversion momentanée, trouvaient là un doux asile, un refuge discret où, sous un prétexte de dévotion, elles pouvaient cacher bien des secrets et cacher bien des drames.

Anne d'Autriche qui, avec son tempérament et son caractère d'Espagnole, mêlait la religion et l'amour, la dévotion et la galanterie, avait un penchant prononcé pour le séjour de ces maisons mystérieuses, à la porte desquelles s'arrêtaient les regards du dehors.

Elle avait, à cette époque, trente-huit ans. Mais le temps l'avait à peine effleurée de son aile. Dans tout l'épanouissement de sa beauté, elle pouvait encore incendier un jeune cœur et rendre fou d'amour un Buckingham.

La reine, depuis vingt-trois ans qu'elle était mariée, était demeurée stérile. Louis XIII éprouvait pour elle le plus grand éloignement; ce ne fut qu'à l'instigation de la mademoiselle de Lafayette, stylée par madame de ombalet, nièce du cardinal, qu'un rapprochement eut lieu entre les deux époux.

Richelieu sentait que les plus grands malheurs attendaient la France, que son œuvre était perdue, si Louis XIII mourait sans postérité et si le royaume tombait aux mains de Gaston d'Orléans, prince vendu aux étrangers.

Donc on espérait un Dauphin; et la cour se rendait à Forges dont les eaux minérales avaient la réputation d'être très utilement employée contre la stérilité des femmes.

Le couvent de l'Annonciade de Meulan se trouvait sur la route, et la reine avait voulu s'y arrêter pour y invoquer les faveurs célestes, avant d'aller recueillir au traitement des eaux de Forges.

Cependant, le jeune Gaston de Beaulieu, dont l'épanouissement ne prenait pas fin, avait été transporté dans une chambre du pavillon occupé par la cour.

Cette pièce, meublée avec un certain luxe, était ornée de tableaux d'une religiosité passionnée: des saintes en extase dont une traperie savante moulait le blanc corps; un grand Christ aux chairs blanches, aux grands cheveux blonds, recevant dans l'eau du Jourdain la persécution de Jean-Baptiste presque aussi beau, quoique

brun—il en faut pour tous les goûts—et aussi peu vêtu que lui. Au bas de ce tableau, se trouvait un magnifique prie-Dieu garni d'un moelleux coussin de brocatelle ou l'on pouvait s'agenouiller sans peine et sans fatigue; l'appui rembourré était recouvert de la même étoffe et orné de frange d'or et de soie. La grande fenêtre à petits vitraux peints artistiquement enchaissés dans des ornements de plomb, ne laissait arriver qu'un tendre demi-jour, doré, chatoyant, favorable aux secrets épanchements du cœur comme au doux recueillement.

Mais, par un petit mécanisme, on pouvait relever toute grande partie de cette fenêtre construite à guillotine comme elles l'étaient presque toutes autrefois, et comme la mode, assez gênante et parfois dangereuse, en est encore restée en Angleterre;

De là, la vue s'étendait sur les collines voisines, et plongeait sur le vaste jardin des religieuses.

La reine avait envoyé au blessé son médecin qui, après avoir examiné le jeune officier, déclara que son évanouissement provenait de la chute qu'il avait faite; qu'il n'y avait ni blessure extérieure ni lésion interne. Il donna mande un récif violent qui devait rendre toute connaissance à Gaston. De plus, il ordonnait un repos absolu de vingt-quatre heures, la commotion ayant été assez violente pour amener la fièvre et un peu de délire.

Ce ne fut pourtant que dans la nuit que le marquis de Beaulieu revint complètement à la vie.

Il regarda avec étonnement autour de lui, et ce ne fut pas sans une certaine sensation qu'il se vit entouré de trois adorables visages de jeunes femmes.

Cette gracieuse apparition dans un lieu inconnu lui fit l'effet d'un rêve, rêve charmant qui éveilla en lui un sentiment d'ineffable satisfaction; ses yeux s'ouvrirent tout grands, ravis, et un sourire de bonheur erra sur ses lèvres.

Les trois jeunes femmes firent mine de se retirer, comme une apparition qui disparaît au réveil.

—Oh! qui que vous soyez, de grâce! ne me quittez pas! supplia le blessé d'une voix douce et harmonieuse; vous me feriez croire que je vis, que je suis sur terre, et ce n'est qu'au Paradis qu'on puisse trouver, j'en suis persuadé, des anges au radieux visage comme ceux que je contemple en ce moment.

Les trois femmes hésitèrent, s'interrogèrent du regard et sourirent à ce compliment qui était assez bien tourné pour un malade revenant à peine à la vie.

Que voulez-vous!... Gaston était jeune, dix-huit ans, on le sait; il était beau garçon, d'une beauté déjà mâle et fière; bien que la pâleur adoucit en ce moment un peu le caractère hautain de sa physionomie; et puis, notre jeune homme qui connaissait déjà le monde savait doûner à ses traits et à sa voix ce charme particulier aux hommes spécialement doués pour plaire aux femmes:

À Rouen, il aimait la plantureuse beauté de Zélida; il l'aimait à cause de ses caprices, de sa tyrannie plutôt mutine qu'impérieuse; il l'aimait enfin parce qu'il était jeune et qu'il avait des flammes dans les veines.

Mais là, il retrouvait l'attrait des femmes du monde où il avait vécu, avec toute la distinction, toute la grâce, toute l'élegance qui caractérisent la grande dame, car

il ne faut pas l'oublier, Anne d'Autriche, méprisée par Louis XIII, a été adorée par les grands seigneurs de l'époque. L'homme le plus haut placé d'Angleterre, le favori de Charles Ier, le gentilhomme le plus élégant de son siècle, en a été fou au point de compromettre pour l'objet de sa passion la dignité de sa position d'ambassadeur et les intérêts de son pays.

C'était en effet Anne d'Autriche qui, poussée par la curiosité et par son esprit d'intrigues galantes, était venue visiter pendant son évanouissement, le jeune marquis de Beaulieu.

Le cœur de la reine s'était tout à coup senti envahi par un tendre sentiment pour ce beau gentilhomme ainsi arrivé au couvent d'une façon romanesque.

Elle était accompagnée de la jeune comtesse de Souvré, dont le fils que nous connaissons et que nous avons laissé dans un souterrain de la forêt de Bondy, devint plus tard l'ami du marquis de Beaulieu, en attendant le bonheur d'être son beau-frère et d'épouser la jeune et jolie Marguerite de Beaulieu.

Tous ces personnages qui ont figuré au début de notre histoire, nous les retrouverons après ce récit rétrospectif, et le lecteur apprendra avec intérêt, nous l'espérons, la suite des dramatiques aventures auxquelles ils furent mêlés.

Que le lecteur nous pardonne la grande variété de personnages qui s'agitent dans ce drame historique. Jusqu'à ce jour, romanciers et historiens n'ont guère raconté que les faits et gestes des rois, des reines et des nobles seigneurs.

Nous avons voulu, nous, aller du plus grand au plus petit, et dépeindre à la fois et les vices et les crimes d'en haut et les souffrances et les malheurs d'en bas : c'est la vie de toute une nation que nous voulons faire palpiter ici, dans l'étendue d'un quart de siècle.

La comtesse de Souvré, qui avait alors vingt ans, était une beauté régulière, aux lignes pures, à la taille un peu majestueuse malgré sa jeunesse, d'un aspect fier et réservé, bien faite pour réussir à la cour ; elle avait l'affection et la confiance de la reine qu'elle servait avec un dévouement qui ne se démentit jamais.

La troisième personne dont la présence avait concouru au gracieux tableau apparu à Gaston de Beaulieu était la jeune supérieure du couvent de l'Annonciade, Charlotte de Puy de Santa-Maria que nous avons déjà nommée. Fraîche et rose, sous des habits de religion pas trop sévères de coupes et de couleur, elle n'avait rien de grave ni de trop sérieux dans son aspect.

Elle affectait pourtant une grande dévotion, et son œil, traversé de flammes, avait parfois quelque chose d'exalté et d'inspiré, qui lui avait valu une grande réputation de sainteté. Richelieu, qui la connaissait bien et qui se servait d'elle souvent auprès du roi et de la reine savait à quoi s'en tenir à cet égard.

Charlotte eut un sourire énigmatique en voyant l'hésitation de la reine.

—Pauvre jeune homme ! avait murmuré Anne d'Autriche.

—Votre grand cœur s'intéresse à toutes les souffrances de la religieuse.

—Il est si beau ! fit la reine qui ne savait pas cacher ses impressions.

—Et si jeune ! ajouta la comtesse de Souvré.

—Dans sa position on a besoin auprès de soi d'un cœur de mère...

—Si vous n'étiez si jeune pour mériter un nom plus doux, insinua l'abbesse.

—Il ne faudrait pas dire cela devant M. de Rantzau, fit remarquer madame de Souvré.

—Rantzau sait trouver des consolations à ses infortunes amoureuses, riposta la Charlotte de Puy.

Le comte de Rantzau, officier étranger au service de la France, était un des raffinés les plus élégants du règne de Louis XIII. D'une audace, d'un courage à toute épreuve, il eut de très grands succès à la cour d'Anne d'Autriche. La chronique le met au nombre des amants heureux de la reine. On dit que Richelieu le poussa auprès d'Anne d'Autriche pour procurer à la France un Dauphin que le débile Louis XIII ne pouvait lui donner. Quelques historiens lui attribuent la paternité du fameux Masque de fer.

Quoi qu'il en soit, le comte de Rantzau, qui avait été très avant dans les bonnes grâces de la reine, se consolait alors de la perte de son influence, en se livrant à de retentissantes orgies : le plus grand amoureux de la France en était devenu le plus grand buveur. Nous verrons bientôt Louis XIII, qui ne manquait pas d'esprit et que sa timidité seule paralysait, se venger par un mot assez cruel des accrocs que le comte de Rantzau avait pu pratiquer à son honneur conjugal.

Comme l'heure du *Salut* sonnait en ce moment et que la cloche appelait les religieuses à la prière :

—Allez où le devoir et Dieu vous appellent, chère Charlotte, fit Anne d'Autriche, en congédiant l'abbesse, nous veillerons près du malade.

—Et à ce Dieu vers lequel vous m'envoyez, Majesté, je vais demander dans une fervente prière, de féconder votre sein royal et d'accorder à la France un successeur digne de son glorieux père, Louis treizième du nom. Et ce disant, avec un grand sérieux, elle croisa dévotement ses mains sur sa poitrine, leva au ciel des regards pleins d'une sainte ardeur, puis se courbant profondément, elle fit une grande révérence.

—Vos prières ont tout pouvoir, dit Anne d'Autriche, en la relevant avec un geste de grande affection.

Et les deux nobles dames, la reine et la comtesse de Souvré, s'installèrent au chevet du jeune marquis de Beaulieu.

Un quart d'heure après, la main de la reine était dans celle de Gaston.

Vers dix heures la comtesse de Souvré manifesta une grande fatigue.

Anne d'Autriche, toujours bonne, lui conseilla de se retirer, lui affirmant que, quant à elle, elle n'avait pas envie de dormir.

Elle lui recommanda même de congédier de son appartement ses dames d'atours, la priant de s'installer elle-même dans sa chambre, où elle irait la rejoindre dès qu'elle se sentirait fatiguée.

En femme bien apprise, en profonde politique qu'elle était, la comtesse de Souvré s'endormit si profondément,

sur un canapé, dans la chambre d'Anne d'Autriche, que la reine était au lit lorsqu'elle s'éveilla.

La comtesse s'excusa vivement de cet oubli de toutes les convenances.

Comment ! Anne, sa chère Anne s'était déshabillée toute seule.

— Vous dormiez si bien ! lui dit la reine avec une bienveillante gaieté.

A quelle heure l'épouse de Louis XIII avait-elle quitté le chevet du jeune et beau Gaston de Beaulieu ? On dit que notre gentilhomme conserva de cette nuit une impression de radieux bonheur !

Sans doute c'était son rêve qui avait continué.

Brisé de fatigue et d'émotion, il faisait grand jour lorsqu'il s'éveilla, cherchant auprès de lui le charmant fantôme.

Ce fut un mousquetaire qui se présenta.

— Son Eminence le cardinal de Richelieu mande auprès de lui le marquis de Beaulieu.

CHAPITRE XL

Son Eminence rouge

Richelieu avait élevé l'espionnage à la hauteur d'une institution. Ses agents secrets, présents partout, mêlés à toutes les administrations, tenaient la France terrifiée sous la menace de leurs délations. L'armée, le clergé étaient pleins de ses créatures dont l'œil toujours en éveil, l'oreille sans cesse tendue, interprétaient tous les actes, commentaient toutes les paroles.

Les plus hauts dignitaires avaient été forcés de s'abaisser à ce rôle honteux de révéléurs gagés ; et les plus grandes faveurs, ou les plus profondes disgrâces, payaient le zèle ou punissaient la tiédeur de cette armée de mouchards de tout rang et de tout mérite.

Donc, le matin même, le terrible cardinal savait à quelle heure la reine était entrée dans la chambre du marquis de Beaulieu, et à quelle heure elle en était sortie.

Quelques années plus tard, Richelieu eût profité de cette imprudence, de cette équipée d'Anne d'Autriche pour amener violemment une rupture et faire renvoyer dans sa famille une femme qui lui avait été si longtemps hostile, qui avait conspiré avec tous ses ennemis et qui, de connivence avec le prince Gaston d'Orléans, avait voulu le faire assassiner.

Mais depuis le prudent ministre avait senti la nécessité de se réconcilier avec la reine.

Louis XIII avait failli mourir, à Lyon, en proie à une étrange maladie ; son héritier direct, Gaston d'Orléans, guettait le moment de la mort du roi, pour faire arrêter le cardinal et l'envoyer dans quelque basse fosse, peut-être à l'échafaud.

L'œuvre du grand homme périssait du coup, et qui sait dans quelles effroyables catastrophes eût été plongée notre patrie, livrée à un prince sans foi, sans scrupule, pourri de vices, capable de tous les crimes, mêlé à tous les complots, à toutes les machinations ourdies par les étrangers pour mutiler ou ruiner la France.

Le salut pour le ministre et pour sa politique, c'était la naissance d'un fils de Louis XIII.

Qu'importait au peu scrupuleux prélat que l'enfant fût légitime ou adultérin, pourvu qu'il fût reconnu comme Dauphin !

Donc, le matin même, il avait appris par sa nièce, madame de Cambalet, qui le tenait de Charlotte du Puy de Santa Maria, le tête-à-tête prolongé de la reine et du jeune marquis de Beaulieu.

Il avait d'abord froncé le sourcil, signe redoutable qui faisait tout trembler autour de lui et présageait la foudre.

Puis il eut sur les lèvres un sourire sarcastique qui s'éteignit soudain sous le souffle d'une idée venant de surgir.

— Eh ! eh ! fit-il avec un fin regard, brillant de malice, je crois que cette année les eaux de Forges seront très efficaces pour Leurs Majestés.

Charlotte du Puy, qui faisait les deux mains et qui voulait bien trahir la reine, mais qui tenait à conserver son amitié, avertit Anne d'Autriche que le secret de la nuit amoureuse avait été révélé à Richelieu.

Bien attendu qu'elle mit ses délations sur le compte d'un des espions subalternes de Son Eminence.

— Je suis perdue ! murmura la reine.

— Dieu est grand et miséricordieux, lui dit la supérieure.

— Le cardinal est grand, mais il n'est pas miséricordieux, dit la reine avec amertume.

— Son Eminence sait que l'homme s'agite et que Dieu le mène. Qui sait si, dans cette circonstance, il n'a pas pas vu la main de Dieu dont les projets sont impénétrables pour nous, mais facilement déchiffrables pour les grands esprits.

Je ne vous comprends pas ! fit Anne d'Autriche en plongeant ses yeux dans ceux de son amie.

— Chère Majesté, dit la religieuse en prenant les deux mains de la reine, allez aux pieds des autels implorer Dieu, j'émir et pleurer pour l'apitoyer sur les malheurs de la France. Demandez-lui, en même temps que votre pardon, un miracle !... et le miracle s'accomplira. Je serai près de vous et je mèlerai aux vôtres mes ardentes prières le matin même la cour fut édifiée par les alans de dévotion, les larmes pignues de la reine qui, à genoux sur le marbre dur et froid de la chapelle du couvent, le front prosterné, implora, avec toutes les démonstrations de loi la plus vive, la clémence et l'intercession divine.

Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, la supérieure, Charlotte du Puy de Sant-Maria, s'avança belle comme une madone inspirée comme une sainte vers le roi, la reine et le cardinal, et, élevant d'un geste solennel sa mains vers le ciel :

— Madame, dit-elle en s'adressant à la reine, vous avez pleuré devant Dieu, vos soupirs seront exaucés, et Dieu vous donnera un fils avant la fin de l'année !...

La prédiction s'accomplit.

Et voilà comment la galanterie peut servir à la perpétuation d'une dynastie, aux audacieuses manœuvres d'un grand ministre sans scrupules, et au triomphe de la religion.

Car vous pensez bien, chers lecteurs, que l'on cria au miracle, que la prophétesse et son couvent reçurent de riches dotations.

CHAPITRE XLI

Les étonnements de Gaston

Le jeune marquis de Beaulieu, mandé par ordre du cardinal avait été introduit dans le cabinet du ministre.

Richelieu avait alors cinquante-trois ans. L'œuvre immense à laquelle il avait consacré son génie, les éroyables luttes qu'il avait soutenues contre ses ennemis, contre les grands, contre les ennemis de la France, les dangers qu'il avait courus, tout ce passé d'efforts surhumains pesait lourdement sur lui; pâle, les joues creusées, le front courbé, il ne paraissait conserver quelque énergie que dans ses yeux allumés d'une flamme ardente.

Et pourtant il pouvait considérer du haut du faite de sa grandeur conquise, le travail accompli.

La féodalité était brisée; les grands seigneurs s'étaient soumis ou avaient payé de leur tête leur résistance à la volonté royale, c'est-à-dire, à la volonté du ministre, les parlements étaient soumis, la France était partout victorieuse.

Pourquoi donc Richelieu était-il si sombre, si lugubre?

C'est ce que se demandait Gaston en tressaillant, ce froncement de sourcils, ces lèvres serrées, ce visage austère du ministre ne lui présageant rien de bon.

Richelieu avait assez abattu de têtes de nobles, pour qu'il pût craindre pour la sienne. La moindre faute, la moindre résistance était punie avec une rigueur implacable, et le jeune marquis ne se sentait pas irréprochable, ayant déserté son poste toute une nuit, et ayant ainsi favorisé l'entrée des bandes insurrectionnelles dans Rouen.

Mais il lui paraissait impossible que le cardinal connût les événements tragiques qui venaient de se passer dans le chef-lieu de la Normandie.

Il espérait même de recueillir le bénéfice de la nouveauté du message qu'il apportait, et raconter les faits en les peignant de couleurs favorables à sa conduite.

Tout un plan avait été arrangé dans la tête de Gaston; il avait inventé un roman héroïque où il jouait un magnifique rôle.

Ce n'était, allait-il dire, que débordé par le nombre toujours croissant des révoltés, et après avoir été abandonné par tous ses soldats, qu'il avait pris le parti, non pas de fuir, mais de venir annoncer à Son Eminence le soulèvement des paysans et demander du renfort pour une répression sanglante.

Il avait arrangé tout cela d'avance dans sa tête.

L'aspect sévère du ministre le glaça un peu et déconcerta son assurance habituelle.

Richelieu le regarda de cet œil profond, de ce regard perçant qui fouille comme un stylet l'esprit et la conscience d'un homme, et voit dans une seconde ce qu'il y a au fond.

Cet examen, prompt comme l'éclair, amena un pâle

sourire sur les lèvres serrées du ministre.

Intelligence moyenne, cœur vaillant, esprit soumis, âme sensuelle, tous ces traits du caractère du jeune marquis, Richelieu sut les dénicher avec une perspicacité merveilleuse.

Son homme était jaugé.

—Assez bon instrument, se dit-il.

Et une expression de paternelle bienveillance, de protection hautaine anima un peu son visage jusqu'alors dur et froid.

—Vous venez de Rouen, monsieur? commença le ministre.

—Eminence, j'ai fourbu trois chevaux et sans un misérable...

—Je ne vous demande pas vos aventures de route, je veux savoir de votre bouche les détails de l'insurrection rouennaise.

—Alors Son Eminence sait...

—Beaucoup de choses; mais je veux tout connaître. Soyez bref, précis, et dites-moi toute la vérité; vous commandiez le poste de la porte Guillaume?

Gaston faillit tomber à la renverse à ces paroles du cardinal.

Le ministre avait déjà été prévenu.

Gaston se rappela alors l'accident qui lui était arrivé, son long évanouissement, tûne partie de la journée passée dans une chambre du couvent à être soigné par de gentilles nonnes et de belles grandes dames, et toute une nuit, dans un tête-à-tête dont le souvenir lui causait encore des tressaillements de bonheur.

Vint-quatre heures s'étaient écoulées depuis sa chute devant la porte du couvent de l'Annonciade, et les espions, les émissaires du cardinal avaient pu instruire Son Eminence de tout ce qui venait de se passer dans la grande et tumultueuse cité normande.

Gaston s'était promis d'être habile et roué; son trouble en apprenant qu'il avait été devancé lui ôta son assurance, et c'est avec la plus naïve sincérité qu'il raconta à Richelieu les événements dont il avait été témoin.

Il ne passa pas même sous silence son imprudence coupable. Mais il avait dix-huit ans; il aimait une fort belle fille et il ne s'attendait nullement à une insurrection qui avait été en quelque sorte foudroyante.

Cet aveu le sauva.

—Et vous êtes remis de la terrible secousse d'hier? lui demanda Richelieu.

—Tout à fait, et prêt à offrir mon épée à Votre Eminence pour réparer ma faute.

—Et votre nuit a été bonne? continua le ministre avec une intonation de voix qui fit frémir le jeune homme.

—Mais... excellente... un peu agitée pourtant...

—Ah!

—Oui...

—Et comment? l'implacable cardinal en dardant sur le jeune homme des yeux qui le fouillaient comme un scalpel.

—Oh! Eminence, la fièvre donne des hallucinations... des rêves étranges...

—La suite au prochain numéro.—

LE CRIME ET SON CHÂTIMENT

[Voir à partir du p. 1]

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

VI

Il aperçut distinctement, comme s'il avait présidé lui-même aux interrogatoires, les acteurs du drame, agir, se défendre, pleurer devant lui... Il les entendait aussi, et chacune de ces figures prenait un relief étonnant, au lieu de s'effacer, au lieu de n'apparaître que comme une vague vision.

Il voyait même l'héroïne, la fille-mère pressant là, mystérieuse et fatale, et il lisait comme en un livre ouvert, les tragiques pensées qui avaient précédé, dans son cœur, le projet de l'assassinat.

Qui était-elle celle-là, et comment la découvrirait-il, après tant d'années ?

Puisqu'il le hasard l'avait servi, au point de le faire passer inaperçue, à travers les sanglantes scènes du meurtre, ce même hasard allait-il se retourner contre elle aujourd'hui ?

C'était peu probable... Enfin, il essaierait...

Il nota au fur et à mesure qu'il parcourut le dossier, les principaux indices relevés par l'enquête. Il prit les numéros des billets de banque que le notaire Desbois avait apportés à Gaspard, le jour même de l'assassinat du jeune homme, et qui avaient été renfermés dans un portefeuille de cuir rouge, marqué aux initiales G. L.

Il découvrit la lettre si brève d'Albine, écrite d'une encre blanche que le temps avait presque entièrement effacée et qu'il fallait un effort pour lire :

"J'attendrai deux jours, deux jours seulement, pendant lesquels j'espérerai encore. Après je me vengerai."

Il eut une impression bizarre, en examinant cette lettre, l'impression d'une écriture déjà entrevue...

C'était une écriture de femme, — il n'y avait à s'y tromper, — un peu forte, tremblée, tracée à la hâte sans doute ; la main devait suivre, à ce moment-là, les battements précipités du cœur...

Il pria le juge de la lui confier.

Le jury y consentit.

Il demanda et obtint encore qu'on lui remit le couteau qui avait servi au meurtre et qui avait été retrouvé dans la gorge de Gaspard.

Cet arme avait été gardée comme pièce à conviction, soigneusement étiquetée et rangée dans un coin, où depuis vingt-cinq ans elle attendait.

Les traces de sang s'y voyaient encore et avaient laissé de larges taches de rouille le long de la lame, jusqu'au manche.

Paul revint ensuite à Lesguilly.

Ce qu'il avait fait jusqu'alors n'était que pour préparer son action.

Main tenant il fallait agir ainsi.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

Mais, des mois se passèrent et Paul ne fut pas plus avancé qu'au premier jour. Il eut beau fouiller tout le pays, il ne trouva rien.

Il était désespéré et il venait d'écrire à la marquise de Terracini qu'il commençait à perdre courage et qu'il s'était tenté l'impossible, — il s'en était douté, il le lui avait dit et il en était sûr maintenant, — que de poursuivre une entreprise pareille.

La marquise lui avait répondu en lui disant qu'elle ne s'était jamais dissimulé les difficultés de cette entreprise, qu'il lui faudrait une année, deux années peut-être, avant de rencontrer le hasard qui le mettrait sur la piste.

Mathilde en parlait à son aise, comme une femme ayant vécu vingt-cinq ans avec l'idée de la vengeance et pour laquelle deux années ne comptaient plus.

Mais Paul trouvait le temps long. Il pensait à Adrienne. Il demanda à la marquise la permission de lui écrire. La marquise lui l'accorda. Il se consola un peu de son exil en envoyant à la jeune fille, par l'intermédiaire de Mathilde, — des lettres où il lui racontait, pour expliquer son absence, que sa mère avait voulu ainsi les soumettre tous deux à une dernière épreuve, que leur séparation ne serait pas longue et qu'ils verraient bientôt, — il l'espérait, — la fin de leur peine.

Nous avons dit que Mathilde avait expliqué à sa fille le départ de Paul sans lui confier, bien entendu, pour quelle affaire délicate elle l'avait envoyé à Chalamhat. Comme elle avait dit en même temps à Adrienne que le retour de Paul précéderait leur mariage, la jeune fille n'avait pas manifesté trop de curiosité et avait facilement promis le secret que sa mère lui demandait vis-à-vis de Réverson.

Celui-ci était trop clairvoyant pour ne pas remarquer que sa petite fille, — depuis la scène du parc et les reproches qu'il avait adressés à Paul, — au lieu d'être triste ou seulement préoccupée, paraissait au contraire renaitre à l'espoir.

Sa défiance fut éveillée.

— Ils doivent correspondre ou se voir en secret, dit-il.

Mais, malgré sa surveillance, il ne surprit rien de suspect chez elle.

Au contraire, il semblait depuis quelque temps, qu'elle eût à cœur de ne plus quitter le vieillard. Son teint animé, ses yeux clairs, toute cette vie débordante de sa personne, disaient assez la joie de son âme.

— Ah ! ça, qu'est-ce que l'on me cache ?... Qu'est-ce que passe-t-il donc ? se demandait le maître de forges. Adrienne ne serait pas plus tranquille ni plus gaie s'il y avait promesse de mariage.

Il attendit quelque temps.

La situation restant la même, Adrienne étant de plus

en plus confiante, et Paul ne reparaisant pas, Révéron, inquiet, interrogea Mathilde.

—Il me semble qu'il s'est passé ici, à mon insu, un événement dont tu ne m'a point fait part.....

Mathilde parut surprise, sourit, eut l'air de ne pas comprendre à quoi son père faisait allusion et se garda d'éclaircir ses doutes.

Révéron en fut pour ses frais.

Mathilde resta impénétrable.

Elle ne pouvait dire, en effet, où elle avait envoyé Paul et de quelle mission elle l'avait chargé.

Car si l'assassin de Garpard vivait encore,—et Révéron ne devait pas ignorer sa retraite,—le vieillard était capable de l'avertir de ce que tentait sa fille.

Aussi, à toutes ses questions, elle répondit :

—Je n'ai pas vu M. Paul Mirande, depuis le jour où il est venu avec sa nourrice, me demander la main d'Adrienne... Quant à celui-ci, puisque vous avez observé un changement en elle, il faut attribuer ce changement à ses réflexions ; elle est devenue sans doute plus raisonnable et ne veut pas nous résister plus longtemps.

Cela ne pouvait satisfaire Révéron.

Il ne fit rien paraître de son inquiétude ; mais voulant en dépit des efforts que l'on faisait pour lui cacher découvrir de ce qui se passait, il alla trouver Albine.

La présence de Révéron, une première fois, chez elle, ait bien troublé la pauvre femme. Elle fut élégamment alarmée en le voyant une seconde fois.

Tout de suite, elle eut peur.

—Quoi donc ? dit-elle, encore un malheur peut-être ?..

—Calmez-vous, Albine... Je viens chercher auprès de vous quelques explications ?

—Ni vous ni moi nous ne voulons consentir au mariage de votre fils avec Adrienne ?..

—Hélas ! ce mariage est-il possible ?

—Eh bien, je crois qu'il qu'il se trame contre nous quelque chose.

—Dites-moi tout, monsieur Révéron.

—Où est votre fils ?... A Paris, je suppose ?

—Je l'ignore.

—Vous l'ignorez ? dit Révéron surpris. Vous aurait-il quittée depuis quelque temps sans vous avertir ?...

—Depuis deux ou trois mois il est parti, me disant qu'il s'en allait en Irlande, en Angleterre... et qu'il visiterait ensuite une partie de la France avant de revenir à Paris.

—C'est bizarre. Rien faisait prévoir ce voyage ?

—Rien. Il s'y est décidé tout à coup. Je l'avais vu la veille. Il ne m'en a point parlé. Le lendemain il partait.

—Comment se fait-il que vous ignoriez où il est ?... Ne vous écrit-il donc pas ?

—Il m'a écrit trois fois...

—Les lettres devaient faire mention de la ville ou du village d'où elles vous étaient adressées.

—Elles ne portaient aucune mention et ne renfermaient aucuns détails sur son voyage.

—Mais il était facile de voir par les enveloppes, de quel pays elles venaient. Les enveloppes devaient porter les timbres des postes.

—Non, tout est prévu pour me laisser ignorer sa re-

traite. La lettre a été mise sous enveloppe à mon adresse par Paul, et cette lettre adressée, sous une seconde enveloppe, à un amis de Paris qui me l'a fait remettre par un commissionnaire.

—Et Paul ne vous explique pas ?

—Il me dit qu'il profite de ce qu'il vient de rencontrer un ami pour me faire paryenir de ses nouvelles. Et cela chaque fois, sans crainte que la répétition de la rencontre ne soit trouvée par moi singulière.

—Tout cela est étrange.

—Quels soupçons avez-vous ?

—Je ne soupçonne rien. Je n'ai aucuns renseignements précis qui puisse motiver un soupçon. Je n'ai qu'un pressentiment, ma pauvre femme, c'est que le départ de votre fils, son absence inexpliquée, le soin qu'il met à cacher où il se tient, tout cela me fait craindre quelque projet où nous laisserons encore peut-être, vous et moi, un peu de notre tranquillité.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle. Que croire ? Que faire pour prévenir un danger que je ne connais pas ?

—Attendons ! Encore un mot, pourtant. Savez-vous quel est celui des amis de votre fils qui reçoit vos lettres et vous les transmet ?

—Je l'ignore... Ah ! si je l'avais su, il y a longtemps que je serais allée lui demander où est Paul, et il n'aurait pu refuser longtemps...

Révéron réfléchissait. Une idée lui vint.

—Pouvez-vous me donner une lettre de votre fils ? dit-il... n'importe laquelle... Ce que je veux c'est un spécimen de son écriture...

—Très facilement.

Elle fouilla dans un petit bureau et lui tendit un papier.

—C'est la dernière lettre que j'ai reçue de lui, dit-elle.

—Elle me suffit.

Révéron revint à Lamorlaye très perplexe.

En entrant dans le jardin, il aperçut à quelques pas de lui le facteur, et sur le perron du château Adrienne, qui guettait celui-ci et s'avancait à sa rencontre.

Et la pensée qu'il avait eue tout d'abord lui revint à l'esprit : Paul devait correspondre avec sa petite-fille.

Cela n'en était-il pas une preuve, cet empressement qu'elle montrait à épargner au facteur la traversée du jardin ?

Cela n'était-il pas la hâte d'une fille amoureuse ?

Ce fut à Adrienne que le facteur s'adressa.

Il avait donc des ordres ? En général, les lettres étaient remises au concierge ou glissées dans la boîte de la grille.

Ce n'était pas la première fois, évidemment, qu'il agissait ainsi.

Au moment où Adrienne les recevait, au moment où le facteur revenait sur ses pas et où la jeune fille allait rentrer au château, Révéron se trouvait auprès d'elle.

Adrienne ne retient pas un cri de surprise.

Elle eut un geste pour dérober le paquet de lettres qu'elle tenait à la main.

Révéron ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

—Donne-moi la corbeille, dit-il, je la lirai dans le jardin.

Adrienne lui tendit le paquet en tremblant.

Révéron parcourut les lettres.

Il mit de côté celles qui lui étaient destinées.

Il y en avait quelques-unes adressées à la marquise ; au fur et à mesure qu'elles lui passaient sous les yeux, il les tendait à Adrienne.

L'une d'elles arrêta une seconde de plus que les autres son regard.

L'écriture le frappait, attirait son attention.

Cette écriture, il venait de la voir quelque temps auparavant, c'était celle de la lettre qu'Albine lui avait remise, celle de Paul, enfin.

Il la reconnaissait à sa forme déliée ; chacune des lettres semblait détachée du mot, ce qui était un signe caractéristique et eût fait retrouver l'écriture au milieu de cent autres.

—Adrienne, qui ne perdait pas de vue, son grand-père, ne s'aperçut pas de son étonnement, tant il eut de sang-froid et de prudence d'esprit.

La lettre était adressée à Mathilde.

En une seconde, le maître de forges se fit la réflexion suivante :

—Lire cette lettre qui ne m'est pas destinée, je n'y peux songer ; prier Mathilde me la confier, c'est avouer que j'ai pénétré son secret, en outre c'est m'exposer à un refus ; la détruire, c'est encourir les reproches de ma fille, si elle l'apprend... Et cependant, je veux savoir !

Le timbre de la poste était à demi effacé mais assez visible pourtant.

Il lut, sur ce timbre, le nom du bureau d'où la lettre avait été expédiée.

Et ce nom le fit tréssaillir et devenir pâle : c'était Recye-sur-Ource.

Il donna, en même temps que les autres, la lettre à Adrienne et s'en alla au jardin, la tête baissée, réfléchissant profondément.

Que pouvait bien faire Paul à Recye ?

Cela, il ne le devinait pas.

Mais il se disait aussi que le savoir, heureusement, n'était pas chose impossible.

Il avait à Chalambot un homme en qui il pouvait se confier... Son fondé de pouvoirs.

Il lui écrivit en lui donnant le signalement de Paul, la date de l'arrivée du jeune homme qu'il connaissait à près, puisque Albine la lui avait donnée, pria cet de le renseigner sur les faits et gestes de Paul e.

viron huit jours après, il recevait une lettre ainsi que :

— Vous ne vous êtes pas trompé, mon cher ami, et les renseignements que vous avez recueillis sont exacts. Le jeune homme que vous me signalez habite, en effet, le pays. Il a des allures mystérieuses. Voici ce que nos paysans racontent, car c'est à eux que je me suis adressé pour avoir des détails et eux seuls pouvaient m'en fournir. Ils disent que le jeune homme dont l'arrivée ici vous préoccupe, se fait appeler Paul. On ne connaît pas son nom. Il est allé, en arrivant, s'installer au château de Lesguilly. Le bruit court qu'il s'en est rendu acquéreur. Et il faut bien qu'il y ait quelque chose comme cela, car ce monsieur s'y conduit en maître.

— Il ne voit personne. On sait pourtant qu'il fait de fréquents voyages aux alentours. Il s'informe de tout ce qui se rattache au meurtre de l'ancien propriétaire du château, Gaspard de Lesguilly, comme s'il avait l'intention d'en découvrir l'auteur, après vingt-cinq ans écoulés. Les paysans disent qu'il doit être de la famille, sans doute quelque parent de Gaspard. Telles sont, mon cher ami, les indications que j'ai pu réunir. J'espère qu'elles vous suffiront. J'aurai l'œil sur ce garçon et s'il commet quelque excentricité dans le pays, j'aurai soin de vous avertir."

— Je reconnais là-dessous la haine de Mathilde, murmura Révéron. Quelle complication ! Le fils, dans le château même de Gaspard de Lesguilly, recherche l'assassin de son père, sans se douter qu'il arrivera peut-être à découvrir que cet assassin n'est autre que celle qu'il considérait comme sa nourrice, sa mère !.....

Mais il fallait avertir Albine Mirande ; l'avertir tout de suite, afin qu'elle pût se mettre en garde contre l'effroyable complication qui la menaçait.

Il lui écrivit en toute hâte :

— J'ai découvert la retraite de votre fils. Il est à Recye.

Qu'y fait-il ? Vous vous en doutez. Lisez la lettre qu'on m'adresse à ce sujet et que je vous transmets... Ne vous épouvantez pas, ma pauvre femme, soyez prudente et n'oubliez pas, lorsque tout sera désespéré, que je suis votre allié."

Il envoya la lettre à l'atelier de la rue Clichy et, par son valet de chambre, afin qu'elle arrivât plus tôt.

Albine l'ouvrit, la déplia et lut.....

Et quand elle eut fini de lire, elle retint un cri, chancelante se dirigea vers le cabinet qui était réservé à sa clientèle, et là, tomba évanouie.

Son évanouissement fut long.

Les ouvrières, étonnées de ne la point entendre, entrèrent et la trouvèrent étendue sur le tapis, sans mouvement ; un instant, ils la crurent morte...

Deux heures après, seulement elle reprenait connaissance et il lui fallait longtemps encore pour se souvenir de ce qui s'était passé, de ce qui avait motivé son évanouissement.

Les lettres étaient là, dans son corsage, où elle les avait serrées brusquement, en se sentant faiblir.

Elle éloigna ses ouvrières, voulant être seule, puis elle relut, une à une, les lignes mortelles.

Des sanglots montaient à ses lèvres.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne m'avez donc point pardonné !...

Elle quitta l'atelier, où elle craignait les regards curieux des ouvrières, et s'en revint rue Mont-Cenis.

Elle marcha dans les rues comme une folle, et les gens qui la voyaient se mettaient à rire.

A peine chez elle, rue de Mont-Cenis, elle fut prise d'une nouvelle faiblesse.

Enfin quand elle fut remise un peu elle songea, la tête en feu, à ce qu'elle devait faire.

C'était par trop cruel et par trop abominable ce qui lui arrivait ; elle eût voulu se refuser à y croire, mais la lettre de Révéron ? Et les renseignements envoyés de Chalambot ? Tout cela n'attestait-il pas que la vérité

était là, dans sa tristesse et son horreur ?

Sans songer à ce qu'elle faisait, sans réfléchir aux conséquences que pourrait avoir un pareil projet, elle se mit à préparer sa malle, afin de partir.

Où irait-elle ?

La première idée qui lui vint fut qu'il lui fallait s'éloigner de Paris, quitter la France même... Loin de France, elle retrouverait un peu de tranquillité...

Puis elle se dit que fuir, ce serait s'avouer coupable... et que, si elle voulait écarter ce danger, il fallait le braver, payer de sa personne, paraître ne rien craindre. Ah ! si elle pouvait trouver le moyen de se rapprocher de Paul ! Si elle pouvait provoquer ses confidences ! Si elle pouvait suivre, pas à pas, les progrès de l'enquête qu'il avait commencée pour le compte de Mathilde ! Il lui serait facile, dès lors, d'apercevoir le péril, dès qu'il deviendrait menaçant, de l'écarter même, d'enrayer le progrès de l'enquête, enfin, de fuir, à la dernière extrémité, alors que toute espérance serait perdue.

Mais pour cela, il fallait aller à Recey.

Trouverait-elle, en son esprit, un pareil courage ? Revoir Recey... et les forges de Chalambot et la ferme de Billoret, et le château de Lesguilly, et la maisonnette où elle avait tant souffert, où était né son fils, qui l'avait abritée les jours qui avaient suivi le crime !

Revoir tout cela, en aurait-elle la force ?

Mais quel prétexte inventer auprès de Paul pour lui expliquer son arrivée subite ?

Que lui dire ?

Puisqu'il cachait sa retraite, cela lui déplairait assurément de voir Albine !

Comment faire pour ne pas être renvoyée, ou du moins pour être accueillie sans aigreur ?

Enfin, quelle histoire trouver pour lui dire de quelle façon elle avait découvert sa retraite ?

Voilà ce qu'elle chercha vainement.

Et comme elle cherchait, le commissionnaire qu'elle connaissait bien—toujours le même—et qui lui apportait d'habitude les lettres de son fils—remises par un ami inconnu dont elle avait entretenu Révéron—le commissaire, frappa, entra, et lui remit une de ces lettres.

Une idée brusquement, lui vint : interroger cet homme. Peut-être apprendrait-elle par lui quelques renseignements, et ces renseignements suffiraient-ils à retrouver Paul ?

—Puisque vous venez chez moi régulièrement, dit-elle, vous devez savoir qui vous remet ces lettres.

—C'est un domestique de l'hôtel voisin du coin de rue où je me poste, dit le commissionnaire sans se faire prier.

—Et cet hôtel appartient ?...

—Attendez... je le connais. Maupertuis ? Maubertier ?

—Vaubertin ? demanda vivement Albine, qui avait souvent entendu Paul prononcer ce nom devant elle.

—Vaubertin, c'est cela. Je savais bien que cela commençait par un V.

Albine satisfaite, lui glissa cent sous dans la main.

Elle n'en voulait pas savoir plus. Elle dirait à Paul qu'elle avait deviné que Vaubertin servait d'intermédiaire entre elle et lui, qu'elle l'avait supplié de lui tout

tout apprendre et qu'après avoir hésité, il avait cédé.

Et, achevant sa malle, elle prit une voiture et se fit conduire à la gare de l'Est.

Quand elle fut installée dans le wagon et que le train fut parti, elle crut qu'elle rêvait.

Ainsi, vingt-cinq ans auparavant, elle avait fui Recey parce qu'elle avait assassiné Garpard, et voilà que maintenant c'était ce crime qui l'y ramenait !

Elle arriva dans la soirée à Recey.

Quand elle fut au village, dans ces rues qu'elle avait parcourues tant de fois quand elle était jeune fille, elle fut prise d'une émotion intense.

Est-ce que le lendemain, quand elle se trouverait en face des gens qui l'avaient connue autrefois, on n'allait pas la reconnaître ?

Elle était bien changée, certes, mais les paysans ont l'œil fin et la mémoire longue.

Et comme ils fréquentent peu le monde ils conservent mieux que d'autres, le souvenir des visages qu'ils ont une fois entravus.

Elle frappa à la porte de l'auberge du *Soleil d'or*.

La porte était déjà fermée et, l'aubergiste, qui allait se coucher redescendit.

En le voyant, elle tressaillit. C'était un des fils du fermier Billoret chez lequel elle avait travaillé jadis.

Bien sûr, du premier coup, elle allait être reconnue.

Il avait approché d'elle le chandelier, et la dévisageait curieusement.

Et avec la politesse de l'hôtelier qui s'adresse à un voyageur de bonne mine :

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame ?

Elle respira, soulagée.

Si le fils de Billoret ne la reconnaissait pas.—lui qui, bien des fois, quand elle était jeune fille, l'avait fait danser aux bals du village,—elle pourrait passer là en toute sécurité, sans chercher à cacher sa figure.

Elle n'avait pas faim, elle ne dina pas et se fit conduire tout de suite à sa chambre. Elle se jeta sur le lit qu'on lui prépara, mais ne dormit guère.

Le lendemain, à l'aube, elle quitta l'auberge et traversa Recey, se dirigeant vers Lesguilly.

Tout le monde savait déjà que Billoret avait une voyageuse,—chose rare !—Elle fut regardée sur son passage... Elle ne vivait, ne respirait plus... Il n'y eut pas un cri, pas un geste d'étonnement... pas un soupçon. Elle excitait simplement une curiosité banale...

Au bout de Récey, elle prit la route qui conduisait à Lesguilly. Mais pour aller au château elle était forcée de passer devant sa maison...

S'il y avait eu quelqu'un sur la route, en ce moment, certes, on eût remarqué son trouble étrange, sa profonde émotion.

Elle s'était arrêtée, appuyée contre un arbre.

Et elle regardait, très pâle, frissonnante !

La maison était bien délabrée, les herbes, hautes et drues, avaient poussées autour ; des pelées de mousse brune avaient grandi entre les ardoises rouges du toit. Devant elle, le jardinet n'était qu'un fouillis de broussailles entremêlées.

—La suite au prochain numéro.—

L'ABBAYE DE CARROW

I

L'abbaye de Carrow était une de ces belles constructions du temps d'Elizabeth, comme on en rencontre encore dans les coins les plus retirés de l'Angleterre, également éloignée du commérage des villes, du bruit des affaires et du tumulte de la vie vulgaire. Comme une grave donairière, elle s'était isolée loin d'une société et de modes qui ne sont plus celles de sa jeunesse.

La maison était bâtie de pierres et de briques, à peu près en forme d'H. Elle avait des pignons élevés et gracieux, et deux ailes flanquées de tours ornées d'écussons aux armes et au chiffre du fondateur, mais quelque peu effacés par la lime du temps ou cachés par le lierre épais et les plantes parasites qu'on avait laissé grimper aux murailles.

L'entrée principale, qui faisait face au midi, consistait en un portique et une tour fort haute, percée, à chaque étage, d'une fenêtre en saillie, et terminée par des créneaux et une plate-forme où, pendant les guerres civiles on avait hissé du canon pour la défense des habitants.

Il avait été interdit aux architectes et décorateurs modernes de rien changer à l'arrangement et à l'ameublement de ce séjour. Les hautes chambres à boiseries de chênes conservaient encore les portraits de ceux qui y avait vécu et qui y étaient morts; et si les originaux avaient pu sortir des caveaux de l'église voisine, où ils reposaient pour la plupart, ils eussent trouvé les mêmes fauteuils à hauts dossiers, les mêmes armoires richement sculptées, les mêmes tables massives, les mêmes tentures et tapisseries de voours (un peu plus fanées, pourtant, par le temps et les rayons du soleil qui entraient nonchalamment à travers les étroites fenêtres), enfin les mêmes lits à baldaquins, et les mêmes prie-Dieu qu'ils y avaient vu de leur vivant.

Il n'y avait de changé que le propriétaire.

Le vaste parc qui environnait l'abbaye était bien boisé creusé en vallons, bosselé de collines, coupé de larges clairières qu'égayait le soleil, et où brouillaient joyeusement les daims et les chevreuils, le matin quand la rosée brillait encore sur l'herbe. Puis ils se retiraient à l'ombre, en vrai épicuriens, pour digérer leur repas à la sir.

Toutes choses autour de l'abbaye avaient un air de respectable antiquité. Les chênes étaient les géants de leurs espèce; les noirs sapins, les mélèzes et les hêtres archaïques paraissaient au moins contemporains de Pérouse; les treux mêmes, dont les ancêtres avaient pendant des siècles construit leurs nids dans l'épais feuillage, ne semblaient pas des oiseaux vulgaires; leur mine aristocratique et vénérable vous rappelait involontairement un grave chapitre de chanoines. Il y avait quelque chose d'ombrageux et de moelleux dans leurs croisements. A les voir voler nonchalamment à travers ce domaine, vous eussiez dit qu'ils savaient être une caste privilégiée à l'abri des fusils des jeunes flâneurs et des chasseurs, qui craignaient trop sir William Mowbray, le maître Carrow, pour se permettre de tirer un

coup de feu sur ses terres, chose qu'il n'eût pas soufferte.

Ce n'est pas à dire que le baronnet ne fût pas chasseur; au contraire, il ne sortait jamais avec un fusil, et ne gardait pas non plus son gibier pour les personnes qui venaient lui rendre visite. A l'exception du ministre de la paroisse, qui avait été son condisciple à Oxford. Il ne recevait personne. Sa vie était aussi solitaire que le manoir qu'il habitait. Les livres étaient ses principaux compagnons, et il n'en désirait pas d'autres.

Aussi tout le domaine, au grand ennui des fermiers, regorgeait de gibier. Ils se plaignaient hautement des déprédations de ces bêtes quand venait l'audition annuelle des comptes; mais sir William était un maître si facile et il faisait de si considérables remises pour le tort causé aux récoltes par les lièvres et les faisans, (nous ne comptons pas les freux), qu'ils étaient obligés de paraître contents. Nous disons paraître, car il est aussi difficile de trouver un fermier qui ne se plaint pas qu'un charlatan politique sans partisan. Le grognement semble leur tonique habituel.

Quoiqu'il fut le plus grand propriétaire du comté, le baronnet ne se mêlait jamais des élections, et laissait ses fermiers voter à leur idée. Il franchissait rarement les limites de son parc, si ce n'est le dimanche matin, où il se rendait à l'église paroissiale par un sentier désert, et prenait place dans la petite galerie ornée de rideaux qui faisaient face à la chaire. Il arrivait ordinairement le premier et se retirait le dernier, de sorte que les villageois n'avaient que de rares occasions d'entrevoir leur excentrique et solitaire seigneur.

Ils le connaissaient pourtant par ses charités sans bornes. Ce cœur fermé au monde restait ouvert aux cris de la détresse.

La maison de sir William consistait en une douzaine de domestiques, dont la plupart avait vieilli au service de la famille. Elle était beaucoup plus nombreuse à l'époque où il se retira du monde; mais il avait refusé de remplacer ceux qui mouraient ou le quittaient; il ne pouvait souffrir une figure étrangère.

Toutefois, cet homme qui vivait tellement isolé que son nom semblait effacé de la mémoire de ses amis, possédait des talents qui eussent fait la gloire du parlement; une énergie capable de diriger les efforts d'une grande nation, une fortune suffisante pour rassasier un avare et une réputation aussi pure que le nom de ses ancêtres.

Douze ans avant le commencement de notre histoire, sir William Mowbray, alors à la fleur de l'âge, avait reçu une de ces blessures dont peut guérir un esprit grossier, mais jamais une âme sensible.

Sa femme, qu'il aimait passionnément, avait pris la fuite avec l'homme qu'il croyait son plus fidèle ami; et pour ajouter s'il est possible à cet outrage, elle avait emmené avec elle son enfant, héritier du nom et de la fortune des Mowbray.

Grande fut la surprise de monde fashionable; car l'honorable capitaine Lucas, le séducteur, n'était pas moins inférieur au baronnet, sous le rapport des grâces qui gagnent le cœur de la femme, que sous celui des mâles vertus qui savent conserver cette conquête. Sous des dehors aimables, il cachait un caractère égoïste; c'était un

un homme sensuel dans la plus grossière acception du mot, un joueur et un lâche.

Dès que l'époux indigné se fut un peu remis du terrible coup que lui porta cet événement, il suivit les deux coupables jusqu'à Florence, puis de Florence à Rome où il perdit leur trace. Pendant plus de deux ans, il parcourut l'Europe comme une âme en peine, sous le poids d'un outrage qui desèche le cœur et le cerveau ; ses forces étaient soutenues par la douleur qui les stimulait ; mais ses recherches furent vaines. Il ne pu découvrir nulle trace de son perfide ami, de sa femme, de son enfant enlevé.

Fatigué de cette poursuite et le cœur navré, sir William Mowbray revint enfin en Angleterre, et se retira dans la profonde solitude de Carrow-Abbaye. Au grand étonnement de ses amis, il refusa de faire et d'autoriser la moindre démarche pour obtenir le divorce. Plusieurs prirent cela pour de la faiblesse. Ils se trompaient. Sa résolution venait de la connaissance qu'il avait du caractère de sa femme. Elle était fière et susceptible, et il savait qu'un temps arriverait où son crime serait son châtement.

"Jamais elle ne deviendrait sa femme, dit-il. Qu'elle vive dégradée et tremblante à son moindre caprice ! Quand la passion de cet homme sera éteinte, quand la satiété l'aura blasé, quand la coupable sentira qu'elle est un fardeau pour lui, quand chaque heure de sa vie lui sera devenue un siècle d'humiliation... alors je serai vengé !"

Durant plusieurs années, le baronnet continua d'offrir de grosses récompenses à celui qui lui rendrait son fils ; mais ce fut en vain. Un voile impénétrable semblait tiré le père et l'enfant, entre l'époux outragé et la femme coupable.

Le seul individu qui paraissait devoir profiter de ce triste et douloureux événement, c'était le frère de sir William, le colonel Mowbray, homme du monde, ambitieux et intrigant, qui se trouvait ainsi son héritier présomptif.

Quoique si proches parents, il y avait peu de relation entre eux, et ils se voyaient fort rarement. Leurs goûts et leurs caractères n'étaient pas sympathiques.

Sir William n'avait plus d'autre parent qu'une sœur qu'il aimait tendrement, mais qui était depuis longtemps aux Indes, où son mari, le général Aubrey de Vere, avait un commandement important. Néanmoins il lui arrivait parfois de laisser ses lettres sur la table pendant des semaines sans les décacheter, et d'attendre encore aussi longtemps peut-être avant d'y répondre.

Par une brûlante soirée du commencement d'août 1817, le baronnet était assis dans la bibliothèque de Carrow-Abbaye, une de ces pièces que Van Dycke aimait à peindre. Plusieurs portraits de membre de la famille Mowbray, par cet illustre maître, étaient suspendus à des boiseries de chêne dont Gibbons eût envié les délicates sculptures. L'aspect de celui qui occupait cet antique salon n'était pas sans harmonie avec le caractère de l'appartement. Quoique dans la force de l'âge, sir William portait déjà les marques de la vieillesse, non pas de cette robuste vieillesse qui ressemble à un rayon de soleil en hiver, mais d'une décadence prématurée : dé-

crépétitude du cœur, rides creusées par les larmes, front sillonné par la douleur et non par le temps.

Sa physionomie était fort intelligente et avait été belle ; mais son expression même dans le repos, était celle de la douleur vaincue par l'énergie morale. Des fils argentés se mêlaient déjà aux boucles flottantes de sa noire chevelure, qu'il chassait par moment de son front brûlant.

Son costume était aussi négligé que sa personne. Son corps maigre, mais musculeux, était enveloppé d'une ample robe de chambre et damas fané, et il ressemblait plus, accoudé dans son fauteuil sculpté, à un portrait d'autrefois entouré d'un cadre massif, qu'à un être vivant et sensible.

Le livre qu'il lisait, l'Anatomie de la mélancolie, de Burton, lui avait échappé de la main ; mais il ne semblait pas s'en être aperçu. Sans doute il était tombé sur un passage qui avait fait vibrer une des innumérables cordes qui partent du cœur et rayonnent dans tous les sens. Son regard était fixé sur le portrait d'un de ses ancêtres, un Holbein, dont la figure extraordinairement placide contrastait étrangement avec les passions pintes sur le visage de son descendant.

Le baronnet avait évidemment le visage rempli d'images qui troublaient son repos ; peut-être songeait-il aux morts, et enviait-il leur calme : peut-être rêvait-il des vivants, car parfois les muscles de sa figure se contractaient brusquement, et ses yeux ternes devenaient éloquents dans sa douleur muette.

Nous inclinons plutôt vers cette dernière opinion.

On avait frappé doucement trois coups à la porte de la chambre ; mais le baronnet était si absorbé dans ses méditations qu'il n'avait rien entendu.

La porte s'ouvrit enfin lentement, et mistress Rébecca Jarmy, la vieille femme de chambre, entra. La fidèle créature était née dans le manoir ; ses sentiments, ses habitudes et même sa figure avaient quelque chose du caractère antique de ces lieux. Son maintien grave et digne était bien différent de l'air servile des domestiques de nos jours. Dans sa jeunesse elle avait été femme de chambre de l'aïeule de sir William, et à la mort de cette dame, on lui avait donné la position qu'elle occupait actuellement.

Avec les robes de ses maîtresses défuntes elle avait hérité aussi d'une partie de leur dignité ; et quelque ridicule que sa profonde révérence en entrant dans la chambre put paraître à un parvenu d'aujourd'hui, une dame de la cour de Georges II n'y eut, certes, rien trouvé d'absurde ni d'extraordinaire.

La femme de charge était vêtue d'une robe de brocart ouverte, qui laissait voir à son avantage une antique jupe de soie piquée. Ses cheveux, blanc comme la neige, étaient roulés autour de son front ridé, et surmontés d'un bonnet de malines digne d'une comtesse. Ses manches et son tablier étaient garnis de dentelles non moins riches.

A cette nuit, le baronnet tressaillit comme un homme qui s'éveille soudain d'un rêve pénible.

" Ah ! Jarmy, est-ce vous ?

— Oui, sir William.

— Ai-je sonné ?

— Non, sir William.

—Alors, qui vous amène ? demanda son maître d'un ton qui indiquait quelque mécontentement d'avoir été troublé dans ses méditations.

—Je suis forcée de vous déranger, reprit la vieille dame. Il y a du nouveau... quelqu'un est arrivé.

—Quelqu'un est arrivé ? répéta le baronnet d'un air étonné.

—Oui, sir William.

Evidemment la gouvernante est embarrassée et ne savait comment continuer. Le solitaire l'observa plus attentivement, et découvrit que ses yeux étaient pleins de larmes, que sa voix tremblait, et que tout son aspect trahissait une grande agitation. Il devina qu'un grand événement était venu troubler le calme ordinaire de cette femme.

—Asseyez-vous Jarmy, lui dit-il en lui montrant un siège, et apprenez-moi ce qui est arrivé.

—Avez-vous reçu dernièrement quelque lettre de ma chère jeune dame ? demanda-t-elle.

D'une main tremblante, sir William examina à la hâte un tas de lettres et de journaux qui s'étaient accumulés sur la table.

—Non, dit-il, je n'en vois pas... Attendez, en voici une qui porte le timbre des Indes... Mais ce n'est pas l'écriture de ma sœur, ajouta-t-il en approchant l'adresse à la lampe.

—Avez-vous regardé le cachet, sir William ? demanda la vieille dame de ce ton d'affection familière que ses longs et fidèles services l'autorisaient à prendre.

Le baronnet retourna la lettre et vit qu'elle était scellée de noir.

—Laissez-moi, dit-il d'une voix brisée ; je vous sonnerai tou à l'heure ; mais il vaut mieux je sois seul pour lire cette lettre.

La bonne femme sortit de la chambre ; on lisait l'affection et la sympathie sur sa figure ; sa tâche était achevée, celle du baronnet allait commencer. Il brisa le cachet d'une main tremblante. La lettre était de l'agent de son beau-frère aux Indes, et lui mandait, avec un laconisme tout commercial, que sir Aubrey de Vere et sa femme avaient tous deux été enlevés par une de ces fièvres contagieuses si communes en Orient, confiant à sa protection leur unique enfant, une fille de quinze ans.

—Morts ! s'écria-t-il en laissant échapper de ses mains la lettre fatale. Ellen et son mari morts tous les deux, les seuls êtres qui m'aimaient ! Pourquoi faut-il que je reste le dernier à souffrir ?

Quoiqu'il ne versât pas de larmes, le baronnet ressentait amèrement cette perte. Les larmes l'eussent soulagé, mais elles lui étaient refusées. La fièvre qui consumait son cœur et sa tête en'avait depuis longtemps tari la source. Deux fois il pressa son front de sa main, comme un homme qui vient d'être frappé brusquement, puis il se renversa dans son fauteuil en poussant un profond gémissement.

Quant il revint à lui, une belle jeune fille était agenouillée à ses pieds, baisant ses mains et les baignant de larmes. Les ondulations de sa noire et abondante chevelure, son front pur, ses yeux, tout lui rappelait sa sœur défunte.

Qu'il y a de douceur et de consolation jusque dans la

mémoire d'une sœur ! Dans l'adolescence, elle est la confidente naturelle de nos espérances et de nos plaisirs, du premier rêve de notre cœur ; elle ne nous quitte pas dans notre maturité ; dans le sentier de la vieillesse, elle est comme l'ombre de notre jeune âge ; et s'il ne reste pas au monde d'autre être pour nous pleurer, les larmes de notre sœur couleront en bénédictions sur notre tombe.

—Oncle ! cher oncle ! sanglotait l'orpheline, vous me permettrez de vous aimer ? vous ne me chosserez pas loin de vous ?

—Vous chasser loin de moi ! aépéta le baronnet en la serrant contre son cœur. Pauvre petit oiseau qui n'a plus de nid ! où serait ta demeure, sinon avec moi ? A qui ton jeune cœur demanderait-il sympathie dans l'affliction, sinon à moi ? Mon cœur est brisé, Ellen, ajouta-t-il, brisé par la méchanceté du monde ; mais il contient encore assez d'amour pour te donner asile !

La jeune fille appuya la tête sur l'épaule du baronnet ; son cœur était plein ; elle avait trouvé quelqu'un qui l'aimait, et ses pleurs coulèrent doucement comme les gouttes de pluie qui raniment la fleur languissante.

Tandis que sir William contemplait l'enfant de sa sœur, l'orpheline, qui venait si soudainement d'être confiée à ses soins, la main d'un ange écarta sans doute la pierre qui scellait depuis longtemps la source de ses larmes, et elles se mêlèrent avec celles de sa nièce.

—Merci, mon amour ! dit-il d'une voix profondément émue en mettant un baiser sur le front d'Ellen.

Elle le regarda d'un air étonné.

—Vous me remerciez, cher oncle ! murmura-t-elle, et de quoi donc ?

—De ce que par vous mon cœur s'est attendri.

II

Ellen de Vere n'habitait que depuis peu de semaines l'abbaye de Carrow, et déjà un changement commençait à s'opérer dans les habitudes et les manières du baronnet. Il ne prenait plus ses repas en solitaire ; sa nièce les partageait avec lui, à la grande satisfaction de l'excellente mistress Jarmy et du reste de la maison ; car sir William était plus que respecté, il était aimé de ses gens. Chaque matin, quand il descendait à la bibliothèque, il trouvait ses journaux et ses lettres en bon ordre, et des fleurs fraîches dans les vases. Avec une délicatesse et un tact rare à son âge, sa nièce eut soin dans les premiers temps, de ne pas l'importuner de sa présence, de sorte que non-seulement il se fit peu à peu à sa société mais qu'il parut même y prendre grand plaisir.

Un jour, à l'étonnement de la maison, sir William invita même Ellen à l'accompagner dans sa promenade.

—Je crois, dit le somelier Nicholls d'un ton confidentiel à mistress Jarmy, que nous verrons revenir les anciens jours.

—Sans doute, répliqua Dick Martin, le piqueur d'écurie, homme aux traits durs, qui avait été garçon d'écurie au temps du grand-père de sir William et qui s'était élevé peu à peu à la sinécure qu'il occupait actuellement. Hier seulement le patron, m'ayant abordé dans le parc, me demanda s'il y avait des jeunes chevaux à l'écurie. Je n'aurais pas été plus étonné, ajouta-

t-il en riant, si la statue du vieux sir Rowland, qui se trouve dans la grande salle, était descendue de son piédestal pour me parler.

— Des jeunes chevaux ! répétèrent quelques domestiques.

— Et qui plus est, continua le vieillard, il me pria d'en dresser un pour miss Ellen ! Ce fut un jour heureux pour notre maître et pour nous tous, que celui qui amena cette belle jeune fille au vieux manoir !

— Elle répand la clarté partout sur son passage, dit une grande femme à la sombre figure, dont le costume oriental et les lourds procelets d'or indiquaient une Indienne. Dans l'Inde, ajouta-t-il fièrement, elle était la lumière de la maison de son père."

Celle qui venait de parler était l'ayah ou la nourrice d'Ellen, qu'elle avait suivie en Angleterre. Dans son affection pour l'objet de ses soins, elle était jalouse même de l'amour qui l'entourait. Une sorte de guerre muette avait déjà commencé entre elle et la digne mistress Jarmy, la gouvernante; chacune d'elles regardait comme son privilège de servir exclusivement la jeune demoiselle. Jarmy alléguait qu'elle avait élevé sa mère et sa mère et sa grand-mère, et toutes les dames de la famille Mowhray pendant trois générations; Zarah, la pourrica que sa jeune maîtresse était accoutumée, depuis sa naissance, à n'être servie que par elle.

Au bout d'un mois, Dick martin put avoir suffisamment rompu un des jeunes chevaux pour qu'Ellen le pût monter; le pauvre homme ne savait pas que, dans l'Inde, elle avait coutume de prendre l'air en palanquin ou en voiture, rarement à cheval.

"Quel superbe animal ! s'écria la jeune fille ravie en caressant la luisante encolure de la jument pur-sang que le vieux piqueur tenait par la bride devant le portique de la maison. Cher oncle, ajouta-t-elle en se tournant vers le baronnet avec un de ses radieux sourires, comment vous remercier d'un si beau présent ?

— Votre plaisir est un remerciement suffisant, répondit sir William. Martin, vous êtes sûr que la jument est assez rompue ?

— Oui, sir William, dit le piqueur d'un air de satisfaction; un enfant la pourrait monter.

Rassuré par cette réponse, le baronnet aida sa nièce à se mettre en selle, et, après lui avoir à diverses reprises recommandé d'être prudente, il donna le signal du départ.

La jument ne démentit pas d'abord la promesse du vieux Martin. Il était impossible de voir un allure plus douce que la sienne; elle trotta et aubina si paisiblement que, à la demande d'Ellen, il lâcha la bride. Ils étaient arrivés alors à l'entrée du parc. En les voyant galoper le long de l'avenue, la vieille femme qui gardait la loge s'imagina naturellement qu'ils voulaient se promener dans le village, et elle ouvrit les portes.

"Fermez-les !" s'écria Martin; car il se rappela avec terreur que son élève et la jument n'avaient jamais franchi les limites du parc.

— La suite au prochain numéro.

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

(Voir à partir du n° 9)

NICAISE.—Et quel jour arrive Corniquet ?

TROUILLOTTE.—Demain. Il faut d'ici là que je me dépêche d'acheter un perchoir.

NICAISE.—Un perchoir ? Pour l'avocat ?

TROUILLOTTE.—Non, imbécile, pour le perroquet.

NICAISE.—Vous attendez un perroquet ?

TROUILLOTTE.—Par le même train.

NICAISE.—Et qu'allez-vous faire du perroquet ?

TROUILLOTTE.—Des expériences sur l'origine du langage. Je lui donnerai des idées générales.

NICAISE.—Et comment ?

TROUILLOTTE.—Parce que les idées générales d'après nous, ne sont que des mots : donc on peut les apprendre à un perroquet ? Et quand nous aurons donné des idées générales aux bêtes, nous aurons comblé l'intervalle entre l'homme et les autres animaux, ce qui me paraît devoir être le terme du progrès de la pensée.

NICAISE.—Mais Joeko sera jaloux du perroquet ?

TROUILLOTTE.—Tant mieux ; il se piquera d'émulation ! Mais tu me rappelles qu'il m'attend pour sa première leçon.

NICAISE.—Une leçon ! Mais vous me disiez tout à l'heure que c'était un déjeuner.

TROUILLOTTE.—Eh bien oui ! c'est la même chose..... pour un singe.

NICAISE.—Comment ?

TROUILLOTTE.—Tu ne le vois pas ?

NICAISE.—Nullement.

TROUILLOTTE.—Je vais te l'expliquer. Tu saura donc que toute la différence entre l'homme, au point de vue intellectuel, vient de la différence du régime élémentaire.

NICAISE (étonné).—Ah ! vraiment !

TROUILLOTTE.—Ainsi Moleschott nous dit que le régime des pommes de terre engourdit l'intelligence, tandis que le régime des haricots réveille la pensée et lui donne de l'éclat.

NICAISE.—Je n'ai jamais cru que les haricots eussent tant de vert.

TROUILLOTTE.—C'est pourtant l'avis de Moleschott, et cela tient à ce que les haricots renferment beaucoup de phosphore; or, la pensée, mon cher Nicaise, n'est pas autre chose que du phosphore.

NICAISE.—Que c'est beau la science, monsieur ? On n'enseignait pas ces belles choses chez les frères !... et alors la liberté de la pensée n'est que la liberté du phosphore ?

TROUILLOTTE.—Parfaitement. Et voilà pourquoi on dit : "les lumières de la pensée."

NICAISE.—Alors, vous allez nourrir votre singe de haricots ?

TROUILLOTTE.—Et de lantilles.

NICAISE.—Vous ne lui donnerez pas d'aliments gras ?

TROUILLOTTE.—Si, mais le vendredi seulement, et les quatre temps et vigiles.

NICAISE.—Et du saucisson le vendredi-saint ?

TROUILLOTTE.—Cela va s'en dire ; c'est par cette alimentation que se forme la libre pensée.

NICAISE.—Mais si Jocko ne se prêtait pas à ce genre d'alimentation ? Pensez-vous que son instinct s'en accomode?...

TROUILLOTTE.—L'instinct, mon brave Nicaise, n'existe pas dans la nature ; c'est une invention des cléricaux en réalité, ce qui s'appelle instinct, n'est qu'une habitude héréditaire.

NICAISE (avec ironie).—Est-ce encore Moleschott qui l'a dit ?

TROUILLOTTE.—Non, c'est un autre grand homme, un très grand homme : c'est Herbert Spencer. Si donc, l'instinct n'est qu'une habitude, on peut donner aux animaux toutes les habitudes qu'on veut. Jocko mangera donc de la viande les jours maigres et du saucisson le vendredi-saint. Il est impossible qu'avec un tel régime je ne lui apprenne pas à penser.

NICAISE.—Alors vous adoptez pour lui le plan d'éducation par la cuisine ?

TROUILLOTTE.—Absolument, puisque la pensée, comme je l'explique, dépend uniquement de l'alimentation.

NICAISE.—Alors, monsieur, ne pourriez-vous pas, aussi, améliorer mon alimentation pour développer mon intelligence.

TROUILLOTTE.—Eh bien passons dans la salle à manger. (*Ils sortent*).

La toile tombe.

ACTE DEUXIEME

[Même décor que dans le premier acte.]

Scène I.

TROUILLOTTE, NICAISE, CORNIQUET, et un PERROQUET dans une cage,

TROUILLOTTE (*Il est étendu sur un sofa et lit le journal*).—Tiens ! tiens ! mon ami Latulipe vient d'être nommé vénérable de la *Pipe-Culottée*.

NICAISE (*entrant, tout essoufflé*).—Ils arrivent ! ils arrivent !

CORNIQUET (*entrant. Il tient la cage du perroquet d'une main*).—Bonjour, monsieur Trouillotte, bonjour Nicaise. (*Il dépose sa cage sur la table.*)

TROUILLOTTE.—Je vous prie de croire que je vous attendais avec impatience. Si vous saviez comme j'ai hâte de punir ces cléricaux d'une bonne manière. (*Nicaise sort.*)

LE PERROQUET.—Le... Clé... ri... ca... lis... me... c'est... l'en... ne... mi !... Le... clé... ri... ca... lis... me... c'est... l'en... ne... mi ! ! !.....

TROUILLOTTE.—Bravo ! Biavissimo ! Est-ce vous, monsieur Corniquet, qui avez si bien éduqué ce perroquet ?

CORNIQUET.—Oui, c'est à mon école qu'il s'est formé,

et je pense bien qu'il ne fera pas comme ce chien de Coquemard.

TROUILLOTTE.—Il est certain qu'il restera toujours fidèle à la libre pensée... Mais ne perdons pas de temps inutilement, arrangeons nos fêtes pour anéantir au plus tôt, les lâches qui nous ont quitté.

CORNIQUET (*avec volubilité*).—Je vais vous exposer mes plans.....J'étais au barreau de Fraqueville-sur-Indre. On me raya à la suite d'une condamnation correctionnelle qui me fait le plus grand honneur. J'avais été condamné pour diffamation ; mais celui que j'avais diffamé était prêtre. Ainsi j'étais dans mon droit. J'ai donc cherché une position à la *Pipe-Culottée*. En ma qualité d'ancien avocat, on me consulte dans tous les cas graves ; on me charge de toutes les affaires délicates ; celles que je viens traiter aujourd'hui demande beaucoup d'astuce, et ce n'est pas trop de toutes nos lumières réunies. Il s'agit d'abord du divorce des époux Saint-Blaise, il s'agit surtout de ruiner l'influence du capitaine Marcel. Avez-vous déjà une machine toute trouvée pour le divorce ? Nous causerons ensemble de l'autre affaire.

TROUILLOTTE.—Voici mon plan : le jeune Nicaise que j'ai à mon service, sait contrefaire à merveille toutes les écritures.

CORNIQUET.—Fort bien !

TROUILLOTTE.—Il va donc nous fabriquer une fausse lettre de l'écriture de Mme Saint-Blaise ; cette lettre sera adressée à votre serviteur, et je l'enverrai à son mari sera bien habile s'il ne donne pas dans le piège ; car Nicaise imite si bien les écritures que tous les experts y seraient trompés.

CORNIQUET.—Mais avez-vous une pièce de l'écriture de Mme Saint-Blaise ?

TROUILLOTTE.—Oui, Nicaise m'a précisément retrouvé ce matin un projet autographe, qu'elle m'avait adressée jadis pour l'éducation des singes.

CORNIQUET (*radié*).—Tout va à merveille ! Avez-vous préparé le texte de la lettre ?

TROUILLOTTE.—Voici le brouillon que j'avais rédigé pour vous le soumettre : [*lisant*],

“ Mon cher Trouillotte,

“ Vous êtes bien fou de m'en vouloir au sujet de mon mariage avec Saint-Blaise. C'est l'effet d'un caprice romantique ; il m'avait sauvé la vie ; mais il eût mieux fait de me laisser noyer que de m'imposer à perpétuité son ennuyeuse présence ; car c'est l'homme le plus fâcheux du monde, et je n'aspire qu'au divorce. Le divorce ! mon cher Trouillotte ! le divorce ! alors je pourrai trouver en vous un mari selon mon cœur. Ne croyez pas que mes nouveaux principes religieux m'arrêtent ; ce n'est qu'un masque pour tromper cet imbécille de Saint-Blaise.

“ HÉLOÏSE.”

—La suite au prochain numéro.—

Par une erreur typographique, les lignes suivantes ont été oubliées en tête de notre deuxième colonne à la page 190.

TROUILLOTTE.—Très bien, Nicaise, très-bien ! mais il ne faut pas en faire autant à Pont-aux-Choux, parce que tu serais pris.

LOI CONCERNANT LES JOURNAUX

Nous croyons qu'il est nécessaire de faire connaître aux personnes à qui nous adressons notre journal, la loi qui protège la presse et qui se lit comme suit :

1° Toute personne qui retire un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2° Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3° Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieux de cet endroit.

4° Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve *rima facie* d'intention de fraude.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS.

No 16. CHARADE

D'u cerveau détrapué mon yremier est l'jimage.
 Mon second, paresseux, peu sage,
 Ose aux passants tendre la main.
 Enfin mon tout d'un guerrier inhumain
 Dépeint assez l'ardente rage.

Solution du problème proposé dans le n° 10 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 14.—CHARADE. Les mots sont : SOL—FAT—ARE.

HYGIENE PRATIQUE

Blessures

Lorsqu'une personne a été blessée, on doit aussitôt accourir à son secours et apporter à son soulagement tous les moyens dont on dispose. Si la blessure présente de la gravité, on enverra chercher un médecin, mais en attendant celui-ci, il ne faut pas abandonner le blessé, on doit le secourir en se conformant aux prescriptions suivantes :

Evitez de le fatiguer par la réunion d'un grand nombre de personnes autour de lui. Les secours doivent être donnés avec calme. Le premier soin sera de transporter le blessé s'il se trouve sur la voie publique, soit au poste le plus voisin, soit à son domicile. Deux personnes en entrecroisant leurs quatre mains peuvent former un siège pour le transport, à la campagne, on peut étendre le blessé sur une échelle couverte d'un matelas ou d'une paille.

Voici les soins à donner aux blessés en attendant l'arrivée du médecin.

"S'il y a une plaie," on découvre doucement la partie blessée, en coupant, au besoin, les vêtements avec des ciseaux, on lave la blessure avec une éponge ou un linge imbibé d'eau froide ; si cette plaie se compose d'une simple "coupure," après l'avoir lavée, rapprochez les bords et maintenez-les avec du taffetas d'Angleterre ou du sparadrop amolli à la flamme d'une bougie ou sur des charbons ardents. S'il y avait "hémorragie," on l'arrêterait par les moyens ordinaires.

"S'il y a une bosse ou contusion," appliquez sur la partie blessée des compresses d'eau fraîche avec addition de 15 à 20 gouttes d'extrait de saturne, ou 2 ou 3 pincées de sel pour un verre d'eau. Maintenez les compresses au moyen d'un mouchoir ou d'un bandage médiocrement serré, arrosez-les fréquemment.

"Si le blessé crache ou vomit le sang," on le place sur le dos ou sur le côté correspondant à la blessure, la tête et la poitrine éle-

vées, on lui fait avaler de l'eau fraîche par petites gorgées et on lui applique sur la poitrine ou sur le creux de l'estomac des compresses aussi froides que possible.

RECETTES FAMILIÈRES

Anguille à la broche

Après avoir dépouillé une anguille, et lui avoir coupé la tête, vous la viderez et la roulerez comme un cerceau, en l'assujettissant avec des brochettes et de la ficelle ; vous la poserez sur une tourtière ; mettez dans une casserole un morceau de beurre, des carottes et des oignons coupés en tranches, du persil, du laurier, du thym ; faites-leur faire quelques tours sur le feu, mouillez avec du vin blanc, ajoutez du sel, du poivre ; après avoir laissé bouillir une demi-heure cette préparation, vous la passerez au tamis sur l'anguille, et mettez le tout au four ; au bout d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, vous l'enlevez de dessus la tourtière et l'assujettissez à la broche, après l'avoir enveloppée de papier huilé.

Carpe grillée

La carpe étant vidée et écaillée, on la fait mariner pendant une heure dans de l'huile assaisonnée de poivre, sel, persil ciboules hachés, puis on la met sur le gril et on la fait cuire à un feu doux. Dressez la carpe ainsi cuite, et versez dessus une sauce blanche mêlée de câpres.

Carpe frite.

La carpe étant écaillée et vidée, on la fend par le dos de manière que la tête soit séparée en deux, après avoir donné quelque coups de couteau sur la grosse arête afin que la carpe ait une forme bien plate, saupoudrez de farine, et on la fait frire.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

M. et Mm^e se disputent :
 —Prenez garde, madame, dit à la fin le mari, vous allez me faire sortir de mon caractère !
 —Eh ! sortez-en donc ! vous ne pouvez qu'y gagner.

Un avocat qui était fort noir fit faire son portrait par un peintre, et le laissa longtemps chez lui sans le retirer. Le peintre lui dit un jour : " Monsieur, si vous ne retirez pas votre portrait l'hôte de la Tête-Noire me le demande pour son enseigne.

JOURNAL DES FAMILLES

Paraissant le samedi.

Invariablement payable d'avance

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Église.
- Lévis : MM. MERCIER & Cie.
- Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
- Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
- Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.

LOUIS BELAIR, éditeur.